

Du bon usage des clichés

PAR CATRIONA SETH

HÉLÈNE GESTERN

PORTRAIT D'APRÈS BLESSURE



© Pierre-Jean Dufrenoy

Petit à petit, sans effets de manche ni fauxsemblants, Hélène Gestern construit une œuvre. Après *Eux sur la photo* (2011) et *La Part du feu* (2013), elle signe avec *Portrait d'après blessure* son troisième roman. On y trouve les marques de fabrique de l'auteur : une succession de voix entremêlées avec des documents de statuts divers – ici des témoignages sur des archives de guerre –, une attention extrême portée

aux dates – qui s'échelonnent du 19 septembre au 19 décembre d'une année non indiquée de l'époque contemporaine. L'ensemble se présente comme un montage dans lequel aux questions rudes d'un commissaire de police lors de l'interrogatoire d'un suspect ou à la transcription du propos d'un juge répond l'évocation du ressenti, à fleur de peau et d'âme, des victimes d'un attentat.

À la manière de ce qui s'esquissait dans *La Part du feu* – dont l'un des personnages, Guillermo Zorgen, un militant d'extrême gauche, est d'ailleurs, clin d'œil de l'auteur aux plus perspicaces de ses lecteurs, le sujet du mémoire d'un étudiant en histoire, dirigé par Olivier Bérenger, l'un des protagonistes de cet ouvrage-ci –, des proto-groupuscules politiques jouent un rôle dans l'intrigue. Ils se révèlent moins extrêmes qu'il n'y paraît à première vue. On croise encore, comme dans

les autres livres d'Hélène Gestern, des couples qui se forment ou se décomposent et, présence constante dans sa fiction, des chats, ici nommés Bergamote et Zeugma.

Si les deux premiers romans d'Hélène Gestern s'attachaient à la quête des origines familiales occultées de jeunes femmes qui souhaitaient combler des failles dans leur être intime, *Portrait d'après blessure* envisage la reconquête de soi après un bouleversement très public, celui que suppose la publication, dans des périodiques à grand tirage, reprise par la suite sur le web, de photographies de victimes, métaphoriquement ou réellement mises à nu, en l'occurrence des individus blessés après une déflagration dans une rame de métro : tout dans leur vie a basculé parce qu'ils étaient au mauvais endroit au mauvais moment. En parallèle avec son histoire romanesque – et sentimentale –, Hélène Gestern s'attache à la question de savoir ce que peut éprouver une personne dont la vie est ainsi doublement brisée – d'abord par l'événement catastrophique qui estropie un corps, et ensuite par le viol, au nom du droit à l'information, de l'être dont on diffuse des images sans qu'il ait son mot à dire. Elle nous laisse entendre les voix d'un homme et d'une femme, un universitaire médiatisé et un documentaliste, dont les blessures physiques sont moins lourdes à

porter que le traumatisme d'un cliché d'eux, ensanglantés, leurs vêtements en lambeaux, pris par un reporter sans scrupules dans les minutes qui ont suivi l'explosion, puis étalé à la vue d'un magazine très diffusé, *Scoop-images*, pour lequel le « choc des photos » n'est pas qu'une accroche publicitaire.

Le roman pose en creux des questions importantes sur lesquelles la législation sera sans doute appelée à évoluer : quand le droit à l'information doit-il primer sur le respect de l'individu ? Quels moyens une personne privée a-t-elle pour arrêter la diffusion, sur les réseaux sociaux en particulier, de photographies d'elle prises à son insu ou qu'elle ne souhaite pas voir circuler ? Les protagonistes principaux ont été pris au piège du cliché volé, mais subissent aussi une forme d'épiphanie : ils ont à prendre conscience des enjeux du document parce que leurs professions les conduisent à exhumer des

archives témoignant de souffrances passées, et mettant en scène des individus généralement inconscients de l'objectif braqué sur eux. Plutôt qu'un droit à l'oubli numérique, présenté comme une chimère inaccessible pour le commun des mortels, l'ouvrage propose une résolution par l'image, comme si elle était seule capable de résister au déferlement visuel des sociétés modernes. Avec pudeur et finesse, le roman nous invite ainsi à regarder autrement notre soit perpétuelle d'information en nous plaçant du côté de ceux qui, devenant objets, peuvent être meurtris aussi par un regard. **Q**

[Extrait]

Le photographe ne réfléchit pas. Il sait qu'il s'est trouvé par hasard au bon endroit, que jamais il ne sera plus proche, il déclenche, déclenche sans cesse, dégoûté et excité tout à la fois par ce qu'il est en train de voir et le prix auquel il sait déjà pouvoir le vendre, son cerveau calcule à toute allure les distances, les angles, une part de lui frémit vaguement en pensant à l'état dans lequel doivent se trouver ceux qui sont encore en bas, l'autre se demande si, en attendant un peu, il aurait une chance d'obtenir une image encore plus tragique, encore meilleure. C'est à ce moment qu'il aperçoit, dans le coin droit de son champ de vision, un agent en tenue se dirigeant vers lui avec l'évidente intention de le faire déguerpir.

Il n'attendra pas l'injonction, déjà fauflé dans la rue d'à côté, courant de plus en plus vite pour sortir du périmètre, au milieu d'un concert désordonné de klaxons, de véhicules arrêtés, montés sur les trottoirs pour tenter de laisser passer les ambulances dont les sirènes hurlent, un carrousel de visages anxieux, perplexes, interrogatifs, qui regardent la fumée noire s'élever depuis l'Odéon ; il couira presque jusqu'au jardin du Luxembourg encore ouvert et y reprendra son souffle, brièvement, sous un peuplier. Puis, fébrile, toujours halétant, il décrochera son téléphone pour appeler son responsable d'agence, un certain Paul-Louis, à qui il enjoindra de lui envoyer aussi vite que possible un coursier à scooter, terminant la requête par une phrase aussi stupide que définitive, aussi cruelle qu'exacte : « J'ai des photos de l'explosion du métro. Tu vas voir, elles déchirent. »